

ma charrette; je voyais ces grandes vaniteuses dans leur carosse me regarder d'un air méprisant, et je me disais: tout de même, je me trouve très bien de votre mépris ”.

M. Jean-Romuald Paré (1779-1858), puisqu'il s'agit de lui, avait alors 62 ans. “ C'était, dit son biographe (M. l'abbé F.-X. Chagnon), un beau vieillard, droit, les traits de la figure encore animés, teint rose avec les yeux bleus, cheveux blanchissants, physionomie douce et pleine de candeur avec un air vénérable ” et duquel on pouvait dire, comme autrefois Fénélon de Saint-Sulpice “ je ne connais rien de plus vénérable que M. Paré ”.

Il avait sans doute oublié, ce jour-là, de faire imprimer son menu de table, ou bien, songeant qu'il était suffisamment connu, il s'en était passé. Mais la table était abondamment servie: une soupe aux pois, un plat de poulets et un autre de lard, servis dans la belle vaisselle bleue, du lait, en guise de vin, et, pour dessert, la crème entière d'un vaisseau de lait saupoudrée d'une épaisse couche de sucre du pays. Son biographe ajoute: “ Sa voiture, ses habits, son ameublement, et jusqu'à sa table, tout était pauvre ”.

On aime toujours à se rappeler M. Paré, avec sa soutane de prunelle, son rabat noir liséré de blanc, son beau collet noir à huit pointes (comme on en voit sur les photographies de M. Girouard, fondateur du séminaire de Saint-Hyacinthe), son chapeau de paille, à larges bords, recouvert de soie noire (comme il s'en trouve encore un au presbytère de Saint-Jacques), ses grands mouchoirs de coton bleu à bordure blanche et ses sabots de bois. (Ma mère possédait un de ces mouchoirs, qui guérissait de tous les maux; le musée du Collège Joliette garde avec soin les sabots du bon vieux curé).

On fut vite d'accord de part et d'autre.

La Mère Galitzin, provinciale de son ordre aux Etats-Unis,